

LES PREMIERES MISSIONS A MADAGASCAR A LA LUMIERE DES MATERIAUX DE LA "PROPAGANDE" du Prof. Dr Schmidlin de Munster



traduit, présenté et annoté
par

V. BELROSE-HUYGHUES
et J.-L. PETER S.J. (1)

Nous présentons ici la traduction d'une étude, originalement imprimée de façon artisanale, en caractères gothiques, et pratiquement introuvable aujourd'hui même en Europe. Nous espérons qu'elle ouvrira des horizons à ceux qu'intéresse l'histoire de Madagascar en leur faisant comprendre les trésors d'informations qui dorment aujourd'hui encore dans les archives européennes et, surtout, qu'avant de se lancer dans des interprétations, il faudrait faire l'effort de s'assurer de la connaissance et de la compréhension des sources existantes. S'il n'y a pas d'histoire de Madagascar digne de ce nom pour les siècles antérieurs à 1800, ce n'est pas faute de documents, mais tout simplement par manque d'historiens.

Il faut reconnaître, en effet, qu'à part les écrits de R.Kent, nous en sommes toujours, sitôt qu'il s'agit de reconstituer les événements des XVIème et XVIIème siècles, à utiliser les traductions compilées par les Grandidier (2) et à nous référer à la synthèse qu'ils en ont tirée. Nous ne discuterons pas ici de la

(1) Cet article est paru pour la première fois sous le titre : «Die ersten Madagaskarmissionen im Lichte der Propagandamaterialien» dans la revue *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, Münster, 12, 1922, pp. 193-205.

(2) GRANDIDIER (Alfred et Guillaume), *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, (COAM), 8 vols., Paris, 1903-1922 et *Histoire Politique et Coloniale de Madagascar*, 3 vols., Paris, 1942, 1957, 1958.

valeur de ces traductions ni de celle de l'*Histoire Politique et coloniale*, mais nous nous bornerons à faire remarquer que d'autres ont aussi écrit et qu'il y a d'autres documents à consulter pour parvenir à une meilleure connaissance du passé de Madagascar.

Il en est ainsi de l'article du Professeur Schmidlin qui constitue une sorte d'inventaire de ce qui se trouve dans les archives de la « Propagande », à Rome, au sujet de Madagascar. Schmidlin, lui, prétendait à son époque faire un article de fonds en résumant ce qui se trouvait écrit dans les ouvrages sur Madagascar qu'il avait préalablement compilés, et en comparant ces informations avec celles des archives. Schmidlin ignorait manifestement tout de Madagascar, mais était doué d'une scrupuleuse érudition, il a donc surchargé son travail de notes renvoyant aux livres disponibles à son époque, indiquant çà et là les opinions, parfois différentes, qu'il trouvait ailleurs, mais sans prendre lui-même position.

Nous avons jugé préférable de supprimer ces notes érudites dont la valeur est aujourd'hui très contestable, on trouvera pourtant à la fin de l'article une bibliographie dans laquelle sont cités les ouvrages imprimés dont Schmidlin s'était servi. Seules subsistent en note les références aux archives de la Propagande d'où Schmidlin a tiré ce qu'il y a d'original dans son article.

En effet, s'il est évident que le travail du Professeur de Münster ne peut plus être considéré comme une étude sur le sujet, il n'en reste pas moins qu'il constitue, à ce jour, le seul dépouillement précis des documents concernant Madagascar conservés dans les archives du Saint-Siège. C'est par là qu'il a encore une utilité (3).

Parmi les divers fonds d'archives de Rome, ceux de la « Sacrée Congrégation de Propaganda Fide », aujourd'hui sacrée Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, ne sont pas totalement inconnus des chercheurs de l'océan Indien. Dans un article récent M. Mollat en a signalé la richesse documentaire, le qualifiant de « seul fonds de caractère réellement universel antérieur aux XXème siècle » (4).

(3) En réalité, il n'existe aucun dépouillement systématique des archives concernant Madagascar depuis celui de Schmidlin, mais seulement des inventaires de l'ensemble des archives qui sont très généraux. Le meilleur est celui du P. Nicolas Kowalsky, *Inventario dell'Archivio della S/C. « de Propaganda Fide »* dans *Nouvelle Revue de Sciences Missionnaires* (Suisse), XVII, 1961, pp. 9-23, 109-117, 191-200. A l'occasion du 350^e anniversaire de la fondation de la Propagande, le P. Jadin a rédigé une synthèse sur l'œuvre des missions à Madagascar en reprenant mot pour mot l'article de Schmidlin. Jadin (abbé Louis), *l'œuvre missionnaire en Afrique noire. — B. Madagascar, dans Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum, 350 ans au service des missions*, Rome—Freiburg, Herder 1972, vol. 1/2, 1622-1700, 863 p., pp. 515-546.

(4) Mollat (Michel), « Les pays de l'océan Indien dans les archives romaines de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples » dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, XLIV, 1974, pp. 437-451.

La «S.C. de Propaganda Fide» fut fondée à Rome en 1622 pour prévoir, planifier et coordonner les missions catholiques à l'abri des influences des puissances temporelles et des querelles entre congrégations religieuses. Ses archives, accumulées depuis cette date, se trouvent entreposées à la Piazza di Spagna à Rome. Depuis le temps où Schmidlin effectuait ses dépouillements, des modifications sont intervenues dans le classement des séries et la nomenclature des volumes. Nous avons vérifié à Rome toutes les références données par Schmidlin et signalons en notes les nouvelles cotes, chaque fois qu'il est nécessaire.

Cet article pourrait servir de guide à de futures recherches à Rome et c'est pour cela que nous le publions. Mais il faut savoir que Schmidlin n'a pas tout lu, ni même repéré de ce qui concerne Madagascar, pour le XVII^{ème} siècle auquel il a limité ses recherches (5). L'ensemble du sujet devra donc être repris à neuf à la lumière des connaissances actuelles.

(5) Tout récemment un chercheur anglais a fait la découverte d'un document qui éclaire et garantit la véracité des rapports relevés par Schmidlin concernant la côte ouest de Madagascar et le roi Guinguimar vers 1630, voir Ellis (Stephen), « un texte du XVII^{ème} siècle sur Madagascar », dans *Omalý sy Anio*, N° 9, 1979.

TEXTE

Le jubilé de la « S.C. de Propaganda Fide » nous rappelle qu'il y a un lien étroit entre sa fondation et les plus anciennes tentatives de missions sur la grande île africaine de Madagascar. Actes et rapports sur ce sujet, qui sont conservés dans les Archives de la Congrégation romaine, révèlent des aspects jusqu'ici ignorés de ces tentatives missionnaires. Ils présentent aussi de l'intérêt tant du point de vue géographique et ethnographique que de celui des sciences religieuses.

Voici, en résumé ce que dit une relation de Pacheco, visiteur des Augustins, adressée en 1643 à la Propagande. Les Portugais baptisèrent « Ile Saint-Laurent » cette terre qu'ils découvrirent le jour de la fête du martyr lors d'une expédition vers l'Orient. Elle se situe au sud du tropique du Capricorne, derrière le cap de Bonne Espérance, à 80 lieues du continent africain, à la hauteur du Mozambique. Les dimensions de la grande île furent diversement appréciées par les géographes. Les Portugais estimaient habituellement sa longueur à 300 lieues. Grâce à son climat favorable et à ses continues petites pluies, les autochtones semaient et récoltaient deux fois l'an ; particulièrement le riz. Ils en avaient plus qu'il n'en fallait. S'ils ne cultivaient pas d'autres plantes, c'est plus par manque de connaissances que par incapacité des terres. En effet, les Portugais qui plantèrent du blé, de la vigne et d'autres espèces européennes obtenaient de bons résultats en quantité comme en qualité (1). Les indigènes tiraient de la canne à sucre, impropre à la fabrication du sucre, une boisson capiteuse qu'ils buvaient à la place du vin. Malgré l'étendue de la forêt, il n'y avait pas d'animaux sauvages ou venimeux, mais on ne manquait pas d'animaux domestiques : poules, chèvres, boeufs. De ceux-ci, il y avait d'une taille incroyable et tellement féconds qu'ils mettaient bas deux à trois veaux à la fois, sans doute parce que les indigènes ne buvaient pas de lait. Les porcs ne furent introduits que par les Portugais.

Les autochtones avaient le teint noir, pas autant cependant que les Ethiopiens émigrés. Ils étaient soumis à de nombreux roitelets. Jadis ceux-ci se partageaient le pouvoir, depuis peu cependant ils étaient gouvernés par un seul du nom de Guinguimar. Après sa mort, un neveu lui succéda, sans jouir pour autant de la même autorité. D'ailleurs, ce ne sont pas les fils qui héritent du trône en général, mais le plus âgé de sang royal. A la guerre, armés de lances et de boucliers qui recouvraient leur corps presque nu, ils se montraient courageux et forts. Tous se consacraient à la culture des terres, y compris le roi et les

(1) cf. *Informazione del P. Christoforo Borro Gesuita a S. Santita*, in *Scritture antiche*, 190 f. 9-26 aujourd'hui : SOCG 1636, vol. 190 f. 18r-31v. ;

femmes, célèbres par leur virilité et leur modestie. Diverse par la langue, puisqu'il existe plusieurs dialectes, cette population l'est tout autant par la couleur et la physionomie. Cela serait dû aux mouillages des Portugais et des Orientaux de diverses nations dans les nombreuses et dangereuses baies du pays. Ces étrangers laissèrent une progéniture métisse portant des noms chrétiens comme Antoine, Pierre, Marie, etc... Mais rien de la foi de leurs pères n'a subsisté.

Bien qu'ils soient polygames (le roi ci-dessus nommé aurait eu douze mille femmes) et bien que les Arabes soient venus commercer sur ces côtes, les habitants ne sont pas musulmans comme le prétendent certains auteurs. Au contraire, ils haïssaient les Musulmans, surtout à cause de leur sodomie et, tout particulièrement, le roi Maure de l'île voisine du Nouveau-Massalage, avec lequel ils étaient en continuelle querelle. On dirait plutôt que les insulaires n'avaient ni loi ni religion. Ils vénéraient un Dieu unique, créateur de l'Univers, manifestaient quelque connaissance de la création du monde et d'Adam et Eve. Mais ils ignoraient tout du péché de nos premiers parents, de l'incarnation du verbe divin, de la rédemption, de l'enfer et du purgatoire. Ils croyaient que tous les hommes deviendraient bienheureux. Ils n'avaient ni églises ni maisons de prières. Ils priaient plutôt auprès des tombes de leurs morts, surtout en cas d'afflictions, pour en être délivrés. Ils croyaient que les âmes séparées du corps pouvaient dans l'autre monde être servies. C'est pourquoi après la mort du roi, ils tuaient pour son service, deux à trois mille hommes. Ils ne voyaient aucun péché dans la simple fornication, par contre l'adultère était considéré comme un très grave délit, passible de mort et de la confiscation des biens. Le vol était en très grande abomination et sévèrement puni : les plus légers par l'amputation de la main, les plus graves par transpercement de flèches... Le serment consistait : dans les choses importantes à prononcer devant le roi ou le gouverneur la formule suivante : « sur ta tête, qu'il en soit ainsi ou non » : dans les choses insignifiantes à imposer la main sur la tête du fils ou d'un proche parent. Les Malgaches se montraient tolérants envers la religion catholique. Quand quelqu'un leur en parlait, ils ne contestaient pas, n'éprouvaient pas de scandale, mais seulement de l'étonnement (2).

Au XVIème siècle déjà, donc avant que n'existe la Propagande, des Dominicains, accompagnant les expéditions portugaises, avaient essayé d'apporter l'évangile aux habitants de l'île Saint-Laurent, mais sans aucun succès. Peu après 1540, des pères auraient entrepris une mission dans l'Anosy, en partant du fort portugais du Sud-Est. Mais au cours d'une fête, ils furent, avec les 70 colons, assassinés par les autochtones. Quatre décennies plus tard, Fray Jean St Thomé essaya d'évangéliser le nord-est du pays, mais lui aussi succomba en 1585 au poison des Musulmans.

(2) Tout cela d'après Emmanuel Pacheco, *Relation Insula Madagascar a Lusitanis dicta Insula sancti Laurentii*, Rome, 24 mai 1643 in *Scitture antiche* 192 f. 181 et sv., auj. : SOCG 1648, f. 256r-259v ; existe aussi à : S.C. Africa Isole vol. 1, F. 21r-29r. Cf. Pierre de Sainte-Marie in SOCG 1648, vol. 192, f.255.

Ce n'est qu'en 1613 que vinrent à Ranofotsy deux jésuites sous la direction du P. Mariana. Ils édifièrent une église et deux grandes croix. D'après la relation de Borri, cela remonterait au fait que Jérôme d'Azevedo vice-roi des Indes et très zélé pour les missions, chercha à nouveau à rouvrir le commerce avec Madagascar à partir de la côte est et d'y introduire la foi. Avec le bateau qu'il envoya, atterrit au port de Ste-Luce un jésuite italien de Brescia nommé Louis Mariana. Mais à cause de la maladresse des Portugais, tout échoua. Dès l'arrivée, le capitaine du vaisseau, accompagné de ses soldats, se rendit auprès du roi du lieu. Il voulut s'entendre avec lui au sujet du commerce et obtenir un port de relâche sûr pour les bateaux venant de l'Inde. Mais on agit avec beaucoup d'arrogance et l'on eut, tout de suite, recours aux menaces et aux armes. Devant ce spectacle inattendu, les indigènes, désarmés, furent si effrayés qu'ils n'empêchèrent pas leur roi d'être blessé et laissèrent emmener en captivité son fils unique âgé de 13 à 14 ans. Les Portugais amenèrent le garçon à leur bateau. Mais comme ils ne pouvaient se servir de leurs armes à cause de la grande affluence du peuple et de l'armée, ils durent fuir avec leur butin et retourner à Goa. Les seigneurs indiens et surtout le vice-roi en furent fort mécontents. Celui-ci chercha, cependant, à convertir le mal en bien, en ce qu'il manifesta au prince malgache beaucoup d'amitié, afin qu'il s'accommodât aux circonstances et se familiarisât avec la religion chrétienne. Dans ce sens, le P. Mariana se donna tant de peine et avec un tel succès que le jeune homme, grâce à son intelligence et à sa mémoire, à son sérieux et son amabilité, s'habitua rapidement aux nouvelles mœurs et apprit en même temps que la langue portugaise les vérités de la foi chrétienne. Au cours de grandes festivités et pour sa plus grande joie, il reçut le baptême et le nom de Don André... En peu de temps, il fut non seulement capable de lire, écrire, chanter, danser, monter à cheval et pratiquer tous les autres arts, mais il assimila si bien la doctrine chrétienne qu'il sut rendre compte de tout ce qui concernait la foi et répondre à toutes questions, à toutes objections. En cela, sans nul doute, il fut assisté par la grâce surnaturelle de l'Esprit, qui lui inspira beaucoup de zèle pour la conversion de son peuple et de son royaume.

Le temps parut venu au vice-roi et aux jésuites de renvoyer chez lui le prince André, afin de prendre possession, après la mort du roi, de son royaume. Il garderait auprès de lui les missionnaires. Au cas où le père serait encore en vie, on lui rendrait son fils, à condition que les pères puissent toujours rester auprès du prince et qu'il permette le libre commerce, la prédication de l'Évangile, la christianisation, la construction d'églises, etc... C'est pourquoi le vice-roi Azevedo envoya en 1616 deux bateaux avec quatre jésuites, parmi lesquels le P. Mariana et un Portugais, le P. Manuel Dalmeda, leur supérieur. De nouveau, ils débarquèrent avec bonheur à Ste-Luce. Mais là l'issue fut encore plus malheureuse que la première fois. Ce fut de nouveau à cause du mauvais comportement des Portugais. Ils traitèrent le père encore vivant et bien disposé à leur égard d'une façon tellement maladroitement qu'ils se laissèrent ravir et conduire auprès du roi le prince, sans que les pères ne pussent l'accompagner et sans que rien ne fût conclu. Aussi les accueillit-on, à leur retour à Goa, par des railleries bien méritées.

D'après d'autres informations, Mariana et Garces auraient pu un certain temps prêcher et baptiser. Toutefois, comme les sorciers du coin réclamèrent leur expulsion, le prince leur retira la nourriture, de sorte que le P. Garces mourût et que le P. Mariana dût s'en aller en 1618, après onze mois. Poussé par le désir et l'espoir de revoir son néophyte dont l'éducation lui avait coûté tant de peine, il était d'abord resté seul sur l'île. Mais comme, à cause des mêmes rumeurs qui avaient forcé ses compagnons à partir, il ne pouvait rester dans le royaume d'André, il alla dans un autre à l'intérieur du pays et de là gagna le Mozambique. De là il revint chaque année dans l'île pour retourner chaque fois avec le transport de viande des Portugais. Il fut limité dans ses entreprises par les difficultés de communication. Le prince resta, en conséquence, seul sans confesseur ou autre compagnon chrétien, au milieu d'un peuple sans foi ni loi (3).

Déjà peu après sa fondation (1622) la Congrégation de la Propagande est saisie de Madagascar par la relation des jésuites rédigée pour elle en 1622 (4) et par le rapport du collecteur Albergati de Portugal qui réclamait un évêché pour l'Afrique de l'Est et l'île St-Laurent, mais sans que cela ait porté à conséquence (5). C'est le jésuite Christophe Borri qui s'attaqua à nouveau à la question, lorsqu'en 1630 il séjourna à Rome, où il publia l'année suivante sa relation sur la mission de Cochinchine dédiée à Urbain VIII... Dans une information personnelle adressée au Pape Urbain, il le priait de le laisser, avec l'aide de la Propagande, planter et étendre la foi chrétienne à Madagascar et de là dans le monde insulaire austral. Comme métropole et base principale pour les missions dans ce secteur de la planète, découvert depuis deux ans par les Hollandais, il proposait Madagascar, à cause des conditions alimentaires analogues à celles de l'Europe. Bien que la découverte de Madagascar ait déjà eu lieu, il reste que cette terre est encore toute neuve, relativement à son ouverture sur la terre continentale, quant au commerce avec l'Europe et, ce qui est encore plus important, quant à la connaissance du Créateur et de la vraie foi, puisqu'aucun missionnaire n'y a encore exercé une profonde action. En conséquence, il implore Sa Sainteté de tourner son regard de pasteur universel vers les nombreuses âmes qui, faute de missionnaires, sont en train de sombrer et, particulièrement vers le Prince André, qui tel un second Daniel attendait dans la fosse aux lions que le Pape, semblable à l'ange, envoie à son secours et à celui de son royaume en si grande nécessité spirituelle, un Habacuc sous la forme de serviteurs de l'Évangile, dût-il même le saisir par les cheveux, ce qui n'était pas du

(3) D'après *Informatione del p. Christoforo Borro... et Relazione dell'Isola di S. Lorenzo detta Madagascar...* del p. Christoforo Borro dans *Scitture antiche*, 190, f. 18 ; voir aussi *S.C. Africa Isole I*, f. 1r-29r.

(4) cf. *Relatio Missionum ex Goana provincia*, dans *Scitture antiche*, 189 f. 20v ; *auj.* : SOCG 1629, f. 189, f. 30-33.

(5) cf. *Misc. I Congr. Miss.*, f. 318 ; *auj.* : SOCG 1647, vol. 414, f. 318r.

tout nécessaire. N'est-il pas providentiel, note-t-il, qu'en même temps que se fait sentir le besoin, apparaisse aussi le remède, à savoir la Congrégation pour la propagation de la Foi. Il est de son devoir de prendre la chose en main et de saisir l'occasion pour ériger une nouvelle vigne. Il se serait lui-même offert non seulement pour informer la Propagande, mais pour exécuter l'entreprise. Mais il en était empêché par la Mission en Asie Orientale et les difficultés qu'il avait avec son ordre (6). De fait, dans la session de la Propagande du 23 décembre 1630, il était question du rapport du Jésuite Borri sur l'île St Laurent et sur les moyens de propager la foi dans les nouvelles Indes australes (7), sans qu'on apprenne davantage sur l'acceptation et les suites à donner à ce projet.

Peu après les Carmes déchaux devaient être conduits vers l'île lointaine. Un membre portugais de l'ordre, de la province italienne, le P. Pierre de Sainte Marie avait jadis séjourné à Madagascar comme commerçant. Il était encore laïc à ce moment-là. Lors d'une conversation, il exposa au roi indigène Quinguimar la religion catholique et sa nécessité pour le salut. Là-dessus, le roi déclara qu'il voulait avec les siens devenir chrétiens et demanda, en même temps qu'un grand nombre de ses sujets, le baptême, mais promit d'envoyer pour cela des religieux, le roi lui ordonna d'amener des pays chrétiens des prêtres, sans quoi Dieu le punirait sévèrement. Le commerçant obtint au Mozambique des missionnaires, ainsi lorsqu'il revint avec eux à Madagascar, Quinguimar était mort et ses successeurs se battaient à mort avec les princes. C'est pourquoi il ne put entrer à Madagascar et retourna à Mozambique, pour ne pas être sacrifié avec ses compagnons aux mânes du roi défunt. Il entra ensuite chez les carmes au couvent N.D. à Goa, étudia la théologie et se rendit en 1640 à Rome pour une affaire conventuelle. Il fut fait prisonnier par les Musulmans et traîné en Barbarie. De là, par l'intermédiaire du missionnaire capucin Louis de Licca, il put informer la Propagande au sujet de la nouvelle mission. Entre-temps, avait cessé la guerre de succession qui avait duré de 1637 à 1640 et l'île jouissait sous le nouveau roi d'une paix harmonieuse. Le P. Pierre attira l'attention de la Propagande sur la moisson en perspective et sur le grand avantage pour l'Eglise à envoyer des missionnaires sur la grande île. Il s'offrait lui-même pour cette tâche arguant de ce qu'il connaissait en partie la langue des indigènes et avait acquis sur le pays une riche expérience. De plus, il avait deux cousins, vieux commerçants de l'île qui chaque année y menaient leurs navires marchands (8). Emmanuel Pacheco, visiteur et procureur des Indes, appuya cette requête dans son mémoire du 24 mai 1643. C'est en raison des indications du carme alors déjà présent à Rome et de quelques autres relations des Indes Orientales que Pacheco transmit son mémoire à la Propagande

(6) cf. Informatione del P. Christoforo Borri, auj. : SOCG vol. 190, f. 18r-31.

(7) *Acta*, vol. 7, f. 193, n. 34.

(8) cf. Pierre de Sainte Marie dans *Scrittura antiche*, 192, f. 180, auj. : SOCG 1648, f. 255

par l'intermédiaire de son secrétaire Ingoli (9). Déjà pendant la session du 2 juillet de cette année, l'envoi des carmes à Madagascar put être décidé (10). Le général des Carmes remercia bientôt après pour le décret de mission et annonça que le P. Epiphane de St Jean Baptiste aurait été désigné pour la mission carme de Madagascar (11). De son côté, l'Augustin Pacheco proposa comme préfet apostolique pour la côte orientale de l'Afrique et spécialement pour l'île St-Laurent le P. Pierre de Nazareth avec douze compagnons (12). A la demande de leur général trois carmes reçurent le 26 novembre 1647 la mission et les facultés pour Madagascar (13). On se mit en relation avec le cardinal Capponi afin de trouver un bateau pour la mission des carmes à Madagascar (14). Sur ce on pouvait déjà considérer le projet comme voué à l'échec, quand en vertu des actes du 8 mars 1640, le carme Albert de St Michel fut nommé préfet de Madagascar (15).

Entre-temps, il faut dire que vinrent à Madagascar les Français et avec eux des prêtres séculiers français, sans qu'ils aient particulièrement mis la main à l'oeuvre missionnaire. On sait que les chapelains qui vinrent avec les deux bateaux des frères Parmentier n'ont absolument rien entrepris du point de vue missionnaire. Au sujet de ceux de la flotte de Montmorency, on sait seulement que les indigènes ont assisté avec beaucoup de dévotion à leur messe en 1620. La colonisation française de l'Isle Dauphine ou France Orientale n'eut un succès durable que lorsque le capitaine Rigault fonda en 1642 la Compagnie française des Indes Orientales ou Société de l'Orient. Il obtint pour elle de précieux privilèges du cardinal Richelieu. Toutefois Flacourt lui reproche de ne pas avoir rempli son devoir missionnaire qui devait faire partie de son entreprise et de n'avoir envoyé aucun prêtre à Madagascar. Un sous-diacre qui avait été donné par la Compagnie comme aumônier des Français en 1643, lors de la fondation du Fort-Dauphin sur la côte sud-est, réussit à baptiser quelques enfants indigènes. De Bellebarbe, prêtre séculier venu à Fort-Dauphin en 1646, chercha à s'occuper des Malgaches et à les convertir, mais le commandant Pronis, un protestant réformé, mit sur son chemin les plus gros obstacles possibles. La Propagande tomba de Charibde en Scylla, lorsqu'elle voulut, pour échapper à la dépendance vis à vis des Portugais, introduire, par l'intermédiaire des Français, des missionnaires à Madagascar.

(9) cf. Pacheco dans SOCG 1648 vol. 192, f. 256r-258r ;

(10) *Acta* vol. 15, f. 358, n. 18.

(11) *Memoriali*, 406, f. 369, auj. : SOCG 1643, vol. 406, f. 383v.

(12) *Memoriali* 407, f. 409, auj. : SOCG 1644, vol. 407, f. 396, cf. ACTA, 6, f. 34, n.39 et *Miscellanea relationi*, auj. : SOCG 1644, vol. 407, f. 404v, note de Mgr. Ingoli.

(13) *Acta*, vol. 17, f. 556, n.11, cf. *Memoriali*, 414, f. 315, auj. SOCG 1648, vol. 414, f. 318r.

(14) *Acta* vol. 17, f. 536, n.9.

(15) *Acta* vol. 19, f. 22, n. 12.

C'était aussi l'époque où les capucins français avaient envisagé la mission et négocié avec l'autorité romaine. Dès le 14 janvier 1642, la Congrégation de la Propagande accepte le rapport du P. Aloise de Cicio (O.Cap) sur l'état de la mission de l'île St-Laurent (16). A partir d'un rapport du P. Pierre Piviers, on délibéra le 1er juin 1643 et le 17 juin 1647 au sujet de la mission des capucins de Normandie au Pégou (= en Birmanie) et à Madagascar (17). Ce dernier, le 17 décembre 1646, écrit d'Orléans au cardinal Capponi au sujet de la compagnie commerciale de Madagascar et parle, à propos de ce pays, d'espoir pour une belle mission (18). En 1643, Capponi ordonne au capucin d'avertir ces Messieurs de la compagnie de Madagascar que la Propagande allait leur fournir d'excellents missionnaires, qui les assisteraient et travailleraient à la conversion des païens... Après quoi Piviers ne reçut plus de réponse et apprit seulement que la Compagnie des Indes ne voulait point de religieux à son service, mais seulement un chapelain. Ce qui parut plus grave encore au rapporteur, c'est que la capitaine du Fort-Dauphin était un hérétique de la Rochelle, qui persécutait violemment les catholiques, de sorte qu'il y avait peu de chance qu'une mission puisse être érigée. C'est pourquoi Piviers demanda qu'on propose à la Reine et à Mazarin d'éloigner le Commandant de l'île ainsi que tous les capitaines huguenots des forts français (19). Le Nonce de Paris, à qui on écrivit dans ce sens, avait déjà au printemps de 1648 fait part au cardinal Capponi, de ce que les commerçants avaient refusé d'emmener les missionnaires carmes à Madagascar, mais qu'ils étaient prêts à y faire parvenir deux prêtres de la congrégation du P. Vincent de Paul (20). Lorsque le nonce revint de Rome à Paris en décembre 1648, il chercha à obtenir de la Compagnie des Indes que le voyage à Madagascar se fasse. Toutefois, il apprit qu'elle avait déjà l'année précédente envoyé des prêtres séculiers français comme missionnaires et ne comptait pas, en ces débuts, y introduire des religieux. Car il pourrait en résulter des querelles et les païens pourraient s'étonner et se scandaliser de voir les carmes ne pas manger de viandes, jeûner, aller pieds nus et ainsi vivre tout autrement que les séculiers. D'après le nonce, la rumeur selon laquelle les insulaires souhaitaient avoir des relations avec les chrétiens et particulièrement les Français, serait d'ailleurs fausse, au contraire, ces derniers, comme précédemment les Portugais, se seraient imposés par la force et se seraient engagés à combattre les indigènes (21).

(16) *Acta* vol. 15, f. 5, n.15, cf. Bonaventura d'Alessano dans *Scrittura antica* 120, f.200, auj. : SOCG 1641, vol. 120, f. 337v.

(17) *Acta* vol. 15, f. 338, n.11 et 17, f. 431, n. 28.

(18) *Scrittura antiche*, 145, auj. : SOCG 1647, vol. 145. Lettere 1647, f. 77

(19) cf. Lettre de Piviers à Capponi dans *Scrittura antica*, 248, f. 112, auj. : SOCG vol. 248.

(20) cf. *Scrittura antiche*, 97, f.9 et 18, auj. : SOCG 1648, vol. 97, f.9, 23 et 35r.

(21) *Scrittura antiche*, 248, f. 129 et sv. auj. : SOCG 248, f. 127-138v.

La Propagande dut bon gré mal gré s'accomoder des Lazaristes fondés par St Vincent de Paul. Depuis des années, elle avait pensé les envoyer en pays païens. D'abord on pensa à Babylone et Pernambuco, enfin on avisa le Nonce que ce serait pour Madagascar. Bientôt le contrat avec la Compagnie des Indes fut conclu. Le zélé P. Nacquart de Champmartin et le clerc Gondrée furent choisis (22). Tous deux atteignirent Fort-Dauphin le 4 décembre 1648. Ils n'y trouvèrent que cinq enfants baptisés. Le prince André Ramach (Ramaka) de l'Anosy qui avait été converti à Goa était retombé dans le paganisme, parce que, disait-il, aucun père n'était venu. Par ailleurs il se disait d'accord pour le travail missionnaire et promettait de se montrer lui-même à la prière. Après avoir appris la langue du pays, les messagers de la foi commencèrent à instruire les païens et le 6 janvier 1649 ils baptisèrent quelques jeunes Antanosy. Ainsi ils ajoutèrent ce travail à celui de leur ministère auprès des Français. Après la mort de Gondrée en mai 1649, Nacquart poursuivit son enseignement, pour lequel les missionnaires avaient rédigé leur propre catéchisme. Au début de 1650, il ne compte encore, comme il l'écrit à son supérieur, que 57 poissons. Il préfère attendre pour le baptême, par contre il prêche et montre des images. Il se tenait prêt à fonder de grands centres de mission, toutefois était sensiblement handicapé par son conflit avec le commandant Flacourt. Ainsi, en plein travail apostolique, il mourut le 29 mai 1650 (23).

Le supérieur général Vincent de Paul était continuellement préoccupé de trouver remplaçants et renfort. En 1650, il proposa quelques prêtres, Nicolas Duport avec six compagnons, à la Propagande pour l'île St-Laurent (24). Le 10 février 1653, il obtient la permission d'y envoyer deux missionnaires (25). En 1655, il reçoit pleins pouvoirs pour désigner en plus de Mounier et Tous-saint (26) trois autres prêtres de sa congrégation. Suivent en 1656 la nomination pour la mission de Madagascar de François Herbon et de François Bou-podech, en 1658, celle de Gabriel Laudin et Ignace Marand (27), en 1658, la ratification de celle de Pierre d'Arnaud et de Paschase des Fontaines (28) ; en 1659, sur la demande de Vincent de Paul, le remplacement d'un missionnaire

(22)cf. *Memoriali*, 416, f. 358. auj. : SOCG 1648 ; vol 416, f. 359r-360v.

(23)cf. *Lettere scritta dalli Missionarii di Madagascar al P. Vincenzo di Paulo de'preti per darne parta alla S.C. Pro. Fide*, dans *Scripta varia et Decreta S.C.*, f. 29 à 48. auj. : la même lettre, avec un titre différent, se trouve dans SOCG vol. 248, f. 83-91v.

(24)*Acta* vol. 19, f. 416, n. 15 et f. 466, n.9.

(25)*Acta* vol. 22, f. 15, n. 22.

(26)*Acta* vol. 24, f. 47, n.4 et f. 83, n.18.

(27)*Acta* vol. 25, f. 33, n. II et f. 63, n.10.

(28)*Acta* vol. 1858, f. 59, n. 10.

par Pierre Turpin et l'envoi de Nicolas Etienne (29). De même en 1662, son successeur propose plusieurs candidats et d'abord Jacques de la Fosse, puis Etienne comme préfet (30). En 1663, il demande que le missionnaire en partance pour Madagascar puisse en emmener quatre autres (31). En 1664 il en présente sept pour la mission de Madagascar et demande pour eux les facultés (32). En 1665, il en envoie même neuf (33) et en laisse encore partir d'autres en 1666 (34). Lorsque la mission devint préfecture apostolique, on pensa dès 1660 envoyer à Madagascar un évêque comme vicaire apostolique (35) mais les trois capucins proposés pour ce poste en 1661 par le maréchal de la Meilleraye, furent refusés (36). Dans son projet de fondation d'une nouvelle mission australe de 1666, l'abbé Pomiers proposa également Madagascar comme siège de son vicaire apostolique (37).

Les difficultés et vicissitudes, qu'entre-temps avait traversées la mission des Lazaristes à Madagascar, sont connues par ailleurs. Ce n'est que le 8 mars 1654 que le travail de Nacquart put être continué par Toussaint, Bourdaise et Mounier. Mais eux aussi moururent prématurément, de sorte qu'à partir de 1657 la mission de Fort-Dauphin resta orpheline pendant cinq ans (38). Le préfet apostolique Etienne la prit alors en main, mais il fut empoisonné par le roi masakoro Mananga, alors qu'il cherchait à le convertir, non sans utiliser à cette fin la force. Finalement, lorsque Louis XIV supprima l'établissement français après le massacre de 1674 dû aux excès des Français et interdit toute nouvelle relâche en ces lieux à ses bateaux, la Mission de Madagascar y trouva également sa fin tragique. Elle ne dut s'en relever qu'au XIXème siècle.

Quand nous considérons dans leurs divers épisodes ces missions de Madagascar, sans cesse reprises, n'aboutissant pourtant à aucun résultat définitif, nous devons reconnaître d'une part tout d'abord la ténacité et l'opiniâtreté non seulement des courageux hérauts de la foi des diverses congrégations religieuses,

(29) *Acta* vol. 1659, f. 74, n.8.

(30) *Acta* vol. 1662, f. II, n.14 et f. 288, n.7.

(31) *Acta* vol. 1663, f. 123, n.9.

(32) *Acta* vol. 1664, f. 123, n. 16 et f. 144, n.21.

(33) *Acta* vol. 1665, f. 143, n. 15, cf. *ibid.*, f. 57, n.30.

(34) *Acta* vol. 1665, f. 258, n.18.

(35) *Acta* vol. 1660, f. 220, n. 14, cf. *ibid.*, f. 57, n.30.

(36) *Acta* vol. 1661, f. 107, n.9.

(37) *Acta* vol. 1666, f. 263, n.27.

(38) cf. *Scrittura antiche*, 248, f. 77 à 85v. auj : SCG vol. 248, f. 83r-91v.

mais aussi celle de la S.C de la Propagande qui, sans cesse, donnait de nouvelles impulsions. Malgré cela, cette dernière manqua malheureusement de continuité, car par manque de contacts réciproques, dans le traitement de ses affaires successives et même parfois dans une même affaire, elle repartait continuellement à zéro. Outre ces difficultés d'organisation et le méchant climat, contre lequel on ne connaissait aucune protection suffisante, il y avait avant tout des obstacles externes, comme la résistance sans doute plutôt passive des indigènes ainsi que le discrédit et la maladresse des fonctionnaires coloniaux, éventuellement des colons. Il y avait aussi encore diverses fautes de méthode, çà et là une certaine superficialité ou une certaine violence et surtout le trop grand lien avec l'entreprise coloniale européenne, responsable de bien des échecs et, en dernier lieu, du désastre final, dans lequel le fiasco de la politique française à Madagascar entraîna aussi celui de l'évangélisation qui lui était intimement liée. Ainsi s'expia amèrement ici aussi la collusion, si souvent, si diversement et si vainement combattue de l'oeuvre missionnaire avec la politique et l'euro-péisme.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES UTILISES PAR SCHMIDLIN.

- CACEGAS-SOUSA, *Historia de S. Domingos particular de regno e conquistos do Portugal*, 1767.
- CERRI. *Etat présent de l'Eglise Romaine dans toutes les parties du monde, écrit pour l'usage du pape Innocent XI par Mgr Urb. Cerri*, Amsterdam, 1716.
- CESINALE Rocco da, OFM cap. *Storia delle Missioni dei Cappucini*, Paris, 1867 (tome 1) et Rome, 1872 et 1873 (tomes 2 et 3.)
- COLIN et SUAU. — *Madagascar et la Mission catholique*. Paris, 1895.
- COLLET. — *Vie de Saint Vincent de Paul*. Nancy, 1748.
- CORDARA — *Historia Socetatis Jesu*. Rome, 1750. — cf. trad. in *C.O.A.M.*, tome 2, pp. 271-273.
- DARDE. — *Histoire de ce qui s'est passé en Ethiopie, Malabar, Brasil et ès Indes Orientales, tirée des lettres écrites ès années 1620 jusques à 1624, adressée au R.P. Mutio Vitelesci, général de la Compagnie de Jésus*. Paris, chez Sébastine Cramoisy, 1628.
- DARMSTAEDTER — *Geschichte der Aufteilung und Konolisation Afrikas*, Berlin, 1913.
- FLACOURT. — *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* ; Paris, 1658.
- FROIDEVAUX. — *Les Lazaristes à Madagascar au XVIIè siècle*. Paris, 1903.
- GRANDIDIER. — *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* vol. IV : Ethnographie.
- HAHN. — *Geschichte der Katholischen Missionen set J.C. bis auf die neueste Zeit*. 5 volumes. Cologne, 1857-1863.
- HENRION. — *Histoire générale des missions catholiques depuis le XIIème siècle jusqu'à nos jours*. 2 vol. Paris, 1846 - 1847.
- HUONDER. — *Der Europäismus im Missionsbetrieb*. Aix-la Chapelle, 1921.
- JOAO DE SANTOS. — *Ethiopia Oriental*, 1609. cf. trad. in *C.O.A.M.* tome 1, pp. 155-158.
- LA VAISSIERE. *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires* 2 vol. Paris, 1884.
- MALOTET. — *Saint Vincent de Paul et les missions de Madagascar*, in *Revue de Madagascar*, juin, juillet, août, 1900. P. 369, 510, 575.

- MARIANO Luiz. — *Relação da Jornada...*, in *Boletim Soc. Geogra. de Lisboa*, 1887, pp. 313-354. — cf. trad. in *C.O.A.M.* tome 2, pp. 1-79.
- MARIE A. — *Les Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*. 2 volumes, Paris, 1865
- MORONI. — *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*. Venise, 1840-1879.
- NACQUART. — *Journal* (Fort-Dauphin 5 Fevrier 1650) in *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, tome IX, Paris 1866, pp. 107-126.
Dans les archives de la Propagande (*Scripta varia* f. 33 et sv.) on trouve une traduction italienne de ce journal. cf. aussi le tome II des *Mémoires de la Congrégation de la Mission*.
- PIOLET. — *Madagascar, sa description et ses habitants*. Paris, 1895.
- PIOLET. — *Les missions catholiques françaises au XIX^e siècle*, tome IV. - Paris, 1902.
- SUAU. — *La France à Madagascar*. — Paris, 1909.

Périodiques :

- *Etudes religieuses*, Paris, série 6, tome 1.
- *Litterae annuae Sociétatis Jesu*.
- *Zeitschrift für Missionswissenschaft*. 1917, pp. 99 et sv. ; 1922, pp. 33. et sv.